

100 ANIVERSARIO DE “LA VIDA BREVE” (1913) DE MANUEL DE FALLA (1876-1946)

MAURICE RAVEL (1875-1937)

“5 CHANSONS POPULAIRES GRECQUES”

“Le réveil de la mariée” (Canción de la recién casada)

Réveille-toi, réveille-toi, perdrix mignonne,
Ouvre au matin tes ailes.
Trois grains de beauté, mon coeur en est brûlé!
Vois le ruban d'or que je t'apporte,
Pour le nouer autour de tes cheveux.
Si tu veux, ma belle, viens nous marier!
Dans nos deux familles, tous sont alliés!

“Là-Bas vers l'église” (Allá, cerca de la iglesia)

Là-bas, vers l'église,
Vers l'église Ayio Sidéro,
L'église, ô Vierge sainte,
L'église Ayio Costanndino,
Se sont réunis,
Rassemblés en nombre infini,
Du monde, ô Vierge sainte,
Du monde tous les plus braves!

“Quel galant m'est comparable!” (¡Qué galán incomparable!)

Quel galant m'est comparable,
D'entre ceux qu'on voit passer?
Dis, dame Vassiliki?

Vois, pendus à ma ceinture,
pistolets et sabre aigu...
Et c'est toi que j'aime!

“Chanson des cueilleuses de lentisques” (Canción de las recogedoras de lentiscos)

O joie de mon âme,
Joie de mon coeur,
Trésor qui m'est si cher;
Joie de l'âme et du coeur,
Toi que j'aime ardemment,
Tu es plus beau qu'un ange.
O lorsque tu parais,
Ange si doux
Devant nos yeux,
Comme un bel ange blond,
Sous le clair soleil,
Hélas! tous nos pauvres coeurs soupirent!

“Tout Gai!” (Todo es alegre)

Tout gai! gai, Ha, tout gai!
Belle jambe, tireli, qui danse;
Belle jambe, la vaisselle danse,
Tra la la la la...

CLAUDE DEBUSSY (1862-1918)

“DEUX CHANSONS DE FRANCE” -Charles d'Orleans-

Rondel I: “Les temps a laissé son manteau” (El tiempo ha dejado su huella)

Le temps a laissé son manteau
De vent de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie,
De soleil luisant clair et beau.

Il n'y a bête ni oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie:
"Le temps a laissé son manteau
De vent de froidure et de pluie".

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfèvrerie
Chacun s'habille de nouveau.

Rondel II: “Pour ce que Plaisance est morte” (Puesto que Plaisance ha muerto)

Pour ce que Plaisance est morte
Ce may, suis vestu de noir;
C'est grand pitié de véoir
Mon coeur qui s'en désconforte.

Je m'abille de la sorte
Que doy, pour faire devoir,
Pour ce que Plaisance est morte,
Ce may, suis vestu de noir.

Le temps ces nouvelles porte
Qui ne veut déduit avoir;
Mais par force du plouvoir
Fuit des champs clore la porte,
Pour ce que Plaisance est morte.

JOAQUÍN MALATS (1872-1912)

“Serenata” –José Nieto–

Escucha mi cantar, escucha mi canción,
Escucha este sollozo que de mi garganta
Se escapa dolorido, se escapa con el alma,
Porque tus besos y tus miradas
Abrasadoras das al olvido. ¡Ah!

Cuando me miras tú, me siento enloquecer
Porque tus miradas son todo fuego, son todo amor.
Y siento un gran placer al verte junto a mí,
Loca de alegría y llena de ilusión.
Haciéndome promesas, escucha mi cantar: ¡Ah!

Escucha mi cantar, escucha mi canción,
Escucha este sollozo que de mi garganta
Porque tus besos y tus miradas
Abrasadoras das al olvido. ¡Ah!
Escucha, escucha mi cantar.

ENRIQUE GRANADOS (1867-16)

“Mañanica era” -Anónimo-

Mañanica era, mañana
de San Juan¹ se decía al fin,
cuando aquella diosa Venus
dentro de un fresco jardín
tomando estaba la fresca
a la sombra de un jazmín,
cabellos en su cabeza,
parecía un serafín.

Sus mejillas y sus labios
como color de rubí
y el objeto de su cara
figuraba un querubín;
allí de flores floridas
hacía un rico cojín,
de rosas una guirnalda
para el que venía a morir,

¡ah!, lealmente por amores
sin a nadie descubrir.

“Cançò d’amor” (Canción de amor) –Josep M^a Roviralta-

Sento una frisança al cor
Que em diu que tinc d’estimar.
Jo bé l’espero l’amor!
L’amor no es vol atansar!

Les flors que hi ha en el jardí
Aviat esclataran.
Els aucells les voltaran...
No em voltarà ningú a mi!

Els aucells les besaran...
No em besarà ningú a mi!
Després jo les colliré
I elles m’engalanaran.
I jo a qui engalanaré...?

Que en treu la boscana flor,
D'omplir l'aire amb son perfum?
Que en treu la boscana flor,
Si no la olora ningú?

ISAAC ALBÉNIZ (1860-1909)

De **"FOUR SONGS"** (Cuatro canciones) –Francis M. Coutts-

"In Sickness and Health" (En la enfermedad y en la salud)

When you in sickness lie,
No more the field in green, nor blue the sky;
No more invisible and lovely things
The forest haunt with songs and rustling wings,
Back from my stricken sense the world recedes
And beauty's garden is a patch of weeds.

Then can I hear in music blithest tone
Nought but the clousing cadence of a moan;
Then can I joy no more in sound unheard
Save in the silence of the written word;
The melodies that once could charm, my ear
Forbode some final dissonance of fear.

Earth has no health, when health from you is fled;
No angel stands between the quick and death;
The awful unity of life and death
Is sacramental in your labouring bread;
And as I watch you I can hear Him call
Who is the king of nothing or of all.

But ah, your nature surely cannot owe
To that grim tyrant such an overthrow;
You seem a creature of an alien strain
From force and fate, and unallied to pain;
Could you but meet their Master, little while
Would lapse ere you had won him to a smile.

"Paradise regained" (El paraíso reencontrado)

There is a garden somewhere set,
Where singing birds abound,
And plashing founts the marble fret
With soft persistent sound.

Sorrow and sighing thence shall flee,
And none shall there intrude,
Save those who by simplicity
Have won beatitude.

The simple heart and simple mind,
Sincere in trust and troth,
From honest pleasure unconfin'd
For honest love unloth;

And there shall you be queen; but I,
Shall I find entrance too?
Or must I roam eternity,
To search, sweet heart, for you?

RICARDO VIÑES (1875-1843)

"La Vie Antérieure" (La vida anterior) –Charles Baudelaire-

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux,
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique
Les tout puissants accords de leur riche musique
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux...

C'est là, c'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs,
Et des esclaves nus tout imprégnés d'odeurs

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir

MANUEL DE FALLA

“El pan de Ronda que sabe a verdad” -María Lejárraga-

Aunque todo en el mundo fuese mentira
¡Nos queda este pan!
Moreno, tostado
Que huele a la jara del monte,
¡Que sabe a verdad!

Por las calles tan blancas,
Bajo el cielo azul,
Vayamos despacio,
Partiendo este pan
¡Que sabe a salud!

Y aunque todo en el mundo fuera mentira
¡Esto no lo es!
Vivamos despacio
La hora que es buena
¡Y vengan tristezas después!

“Villancico de las madres que tienen a sus hijos en brazos” -María Lejárraga-

¡Dulce Jesús, que estás dormido!
¡Por el santo pecho que te ha amamantado,
Te pido
Que este hijo mío
No sea soldado!

Se lo llevarán
¡Y era carne mía!
Me lo matarán
¡Y era mi alegría!
Cuando esté muriendo, dirá':
¡Madre mía!
Y yo no sabré
La hora ni el día...

¡Dulce Jesús, que estás dormido!
¡Por el santo pecho que te ha amamantado,
Te pido
Que este hijo mío
No sea soldado!

“TROIS MELODIES” -Teophile Gautier-

“Les colombes”

Sur le coteau, là-bas où sont les tombes,
Un beau palmier, comme un panache vert
Dresse sa tête, où le soir, Les colombes
Viennent nicher et se mettre à couvert...
Mais le matin elles quittent les branches
Comme un collier qui s'égrène, on les voit
S'éparpiller dans l'air bleu, toutes blanches,
Et se poser plus loin sur quelque toit.
Mon âme est l'arbre où tous les soir comme elles,
De blancs essaims de folles visions
Tombent des cieux, en palpitant des ailes
Pour s'envoler dès les premiers rayon.

“Chinoiserie”

Ce n'est pas vous, non, madame, que j'aime,
Ni vous non plus Juliette, ni vous, Ophélie, ni Beatriz,
Ni même Laure la bonde, avec ses grands yeux doux.
Celle que j'aime a présent, est en Chine;
Elle demeure avec ses vieux parents,
Dans une tour de porcelaine fine,
Au fleuve Jaune, où sont les cormorans.
Elle a des yeux retroussés vers les tempes,
Un pied petit à tenir dans la main,
Le teint plus clair que le cuivre des lampes,
Les ongles longs et rougis de carmin.
Par son treillis elle passe sa tête,
Que l'hirondelle en volant vient toucher,
Et, chaque soir, aussi bien qu'un poète,
Chante la saule et la fleur du pêcher.

“Seguidille”

Un jupon serré sur les hanches,
Un peigne énorme à son chignon,
Jambe nerveuse et pied mignon,
Oeil de feu, teint pâle et dents blanches,
Alza! Ola! Voilà! La véritable manola!.

Gestes ardis, libre parole,
Sel et piment à pleine main,
Oubli parfait du lendemain,
Amour fantasque et grâce folle,
Alza! Ola! Voilà ! La véritable manola!.

Chanter, danser aux castagnettes,
Et dans les courses de taureaux,
Juger les coups des toreros,
Tout en fumant des cigarettes,
Alza! Ola! Voilà! La véritable manola!.

LA VIDA BREVE. Drama lírico en dos actos. Libreto de Carlos Fernández-Shaw

Aria de La Abuela (Escena 2ª): “Tienes un novio que es guapo y bueno”

¡Que tonta!, ¡Vendrá!.
¡Cuidao que eres niña!,
¡Te apuras por “na”!
Tienes un novio que es guapo y bueno,
Rico y formal,
Que se derrite
Por tus pedazos,
Que no se enciende
Más que en el fuego
De tus ojazos;
Aunque es persona “mu” principal.
Estás segura de que te quiere
¡Y estas llorando siempre por él!
¡Mira, chavala,
Que es “mu” dañino tanto querer!

Aria de Salud: (Escena 3ª) “¡Vivan los que ríen!”

Vivan los que rien !
Mueran los qu lloran !
La vida del pobre
que vive sufriendo
Debe ser « mu » corta !

¡Hasta las canciones
me salen hoy tristes !
Esa seguriya

que era de mi « mare »
Sabe lo que dice !

Flor que nace con el alba
Se muere al morir el día
Qué felices son las flores !
Que a penas puén enterarse,
de la mala que es la « via » !

Un pájaro, solo y triste
Vino a morir en mi huerto ;
Cayó y se murió « ensegua »,
« Pá » vivir tan triste y solo
Más le vale haberse muerto !
El la abandonó por ótra
Y ella de angustia murió !
« Pá » desengaños de amores
No hay nada como la muerte,
Que es el consuelo mayor.